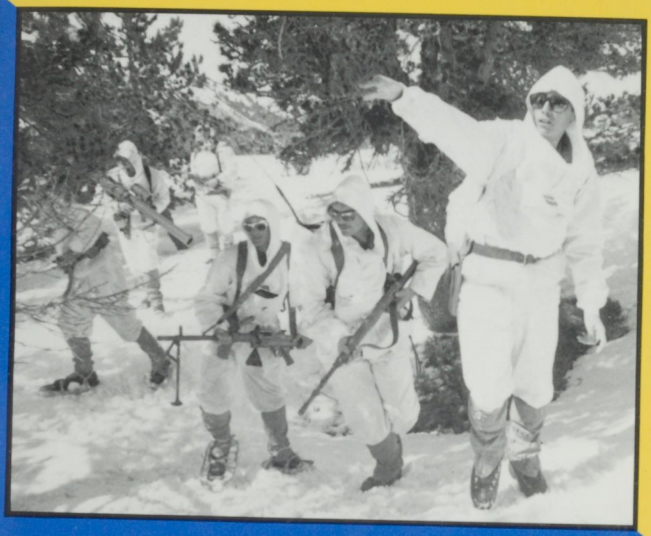
JEAN MABIRE



CHASSEURS ALPINS

Des Vosges aux Djebels
1914-1964

Lg 205
92

CHASSEURS ALPINS

Des Vosges aux Djebels

1914-1964

5° G
20 778
(35)
38

ISSN 0398-6727
DL-30-03-1984-09627

DU MEME AUTEUR

aux Presses de la Cité

COMMANDO DE CHASSE (Collection Troupes de choc).
LES PANZERS DE LA GARDE NOIRE (Collection Troupes de choc).
LES PARAS DU MATIN ROUGE (Collection Troupes de choc).
LA CRÈTE, TOMBEAU DES PARAS ALLEMANDS (Collection Troupes de choc).

Chez d'autres éditeurs

La Guerre.
LA BRIGADE FRANKREICH (Arthème Fayard et Livre de Poche).
LA DIVISION CHARLEMAGNE (Arthème Fayard et Livre de Poche).
MOURIR A BERLIN (Arthème Fayard et Livre de poche).
LES JEUNES FAUVES DU FÜHRER (Arthème Fayard et Livre de poche).
LA DIVISION « WIKING » (Arthème Fayard et Livre de poche).
LA PANZERDIVISION « WIKING » (Arthème Fayard).
LA DIVISION « NORDLAND » (Arthème Fayard).

L'Histoire.
HISTOIRE DE L'AFRIQUE (François Beauval) *en collaboration.*
LE MASSACRE DES JANISSAIRES (Editions de Crémille).
LES SAMOURAÏ (André Balland et Livre de poche) *avec Yves Bréhéret.*
L'ETÉ ROUGE DE PÉKIN (Arthème Fayard et Livre de poche).
LA BATAILLE DE L'YSER (Arthème Fayard).
HISTOIRE DES TROUPES D'ÉLITE (Famot, Genève) *en collaboration.*
LES SEIGNEURS DE LA GUERRE (François Beauval) *en collaboration.*
UNGERN, LE BARON FOU (André Balland et Livre de poche).
LES ENIGMES DE L'OCCUPATION (Editions de Crémille) *en collaboration.*
HISTOIRE DE LA GESTAPO (Editions de Crémille) *en collaboration.*
LES SURVIVANTS DE L'AVENTURE HITLÉRIENNE (Famot) *en collaboration.*
LES GRANDS AVENTURIERS DE L'HISTOIRE (Arthème Fayard).
RÖHM, L'HOMME QUI INVENTA HITLER (Arthème Fayard).

La Politique.
DRIEU PARMI NOUS (La Table Ronde).
HISTOIRE D'UN FRANÇAIS (L'Esprit nouveau).
L'ECRIVAIN, LA POLITIQUE ET L'ESPÉRANCE (Europe).

Le Nord.
THULÉ, LE SOLEIL RETROUVÉ DES HYPERBORÉENS (Robert Laffont).
HISTOIRE DE LA NORMANDIE (Hachette) *avec Jean-Robert Ragache.*
LES SOLSTICES, HISTOIRE ET ACTUALITÉ (G.r.e.c.e.) *avec Pierre Vial.*
LES VIKINGS, SEIGNEURS DES TEMPÊTES (Versoix, Genève).
LES DIEUX MAUDITS, récits de mythologie nordique (Copernic).
VIKINGS EN NORMANDIE (Copernic) *en collaboration.*
LA SAGA DE GODEFROY LE BOITEUX (Copernic).

La Mer.
LA MARÉE NOIRE DU « TORREY CANYON » (Albin Michel).
EVASIONS FANTASTIQUES (Editions maritimes et d'outre-mer).
PÊCHEURS DU COTENTIN (Heimdal).
LES CONQUÉRANTS DES MERS POLAIRES (Vernoy, Genève).
« MOR BIHAN » AUTOUR DU MONDE (Editions maritimes et d'outre-mer).

JEAN MABIRE

CHASSEURS ALPINS

Des Vosges aux Djebels

1914-1964

Collection « Troupes de choc » dirigée par Jeannine BALLAND

Presses de la Cité
Paris

Dans la même collection :

La Légion au combat, Erwan Bergot.
Commando de chasse, Jean Mabire.
Paras de la France Libre, colonel Roger Flamand.
Corsaires en béret vert, René Bail.
Bataillon Bigeard, Erwan Bergot.
1er Bataillon de choc, Raymond Muelle.
G.M. 100, Jean-Pierre Bernier.
La Légion saute sur Kolwezi, Pierre Sergent.
Les Cadets de la France Libre, Erwan Bergot.
Les Panzers de la Garde noire, Jean Mabire.
La Bataille des Ardennes, Michel Hérubel.
Les 170 jours de Diên Biên Phu, Erwan Bergot (couronné par l'Académie française).
Normandie-Niémen, Yves Courrière.
La 2e D.B., Erwan Bergot.
Commandos d'Afrique, de l'île d'Elbe au Danube, Patrick de Gmeline. (Prix Raymond Poincaré.)
Panzers en Afrique, Jean-Marie Fitère.
La Guerre des Appelés en Algérie, 1956-1962, Erwan Bergot.
Les Bombardiers de la France Libre, François Broche.
Les Paras du matin rouge, Jean Mabire.
Le Corps expéditionnaire français en Italie, Jacques Robichon.
La Bataille des Convois de Mourmansk (1941-1945), J.-J. Antier.
Les Sous-Marins de la France Libre, Maurice Pasquelot. (Prix Raymond Poincaré.)
Bataillon R.A.S. — Algérie —, Jean Pouget.
Paras-Légion. Le 2e B.E.P., Pierre Sergent.
La Coloniale — du Rif au Tchad, 1925-1980 —, Erwan Bergot.
Les Hélicos du Djebel — Algérie, 1955-1962, Marc Flament.
Les Chasseurs de la R.A.F. dans la bataille d'Angleterre, juillet-septembre 1940, Jean Bourdier.
La Crète, tombeau des paras allemands, Jean Mabire.
Le Commando du 6 juin. N° 4 Commando, Raymond La Sierra.
La Bataille de Malte, Jean-Jacques Antier.
Bataillon de Corée — les volontaires français 1950-1953 — Erwan Bergot.
La 1re D.F.L., Général Yves Gras.
La division Brandebourg 1939-1945, Eric Lefèvre.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1984.
ISBN 2.258.1318-6

A la mémoire de mon oncle,
Jean Mabire,
étudiant aux Beaux-Arts,
engagé volontaire,
caporal mitrailleur au 12e BCA,
dix-neuf ans, Médaille militaire,
mort des suites d'une blessure
reçue au combat de Maurepas,
le 13 août 1916, dans la Somme,
le jour où disparaissait,
dans le même secteur, son frère aîné,
le sous-lieutenant Pol Mabire,
officier d'active,
vingt et un ans, Légion d'honneur,
chef de section au 70e BCA,
« mort pour la France ».

AVERTISSEMENT

Ayant lui-même servi dans un bataillon bleu — le 12e BCA — l'auteur n'ignore pas que les chasseurs alpins ne forment que des unités spécialisées au sein de la grande et unique famille des Chasseurs à Pied, créée en 1840 par le duc d'Orléans, notre père.

Il apparaît donc injuste de limiter ce livre aux seuls bataillons alpins. Mais le sujet « chasseur » est si vaste qu'il a paru souhaitable de le diviser, arbitrairement.

Un prochain ouvrage de la même collection sera consacré aux bataillons « à pied », de leur création à nos jours, et complétera celui-ci.

I

1845-1914

CHAPITRE PREMIER

PENDANT TROIS JOURS, A UN CONTRE CENT...

Dans la solitude des sommets où hurle en rafales un vent glacial, s'engouffrant entre les aiguilles sombres qu'il fait vibrer comme des tuyaux d'orgue, une petite troupe de jeunes hommes se tient au garde-à-vous, plantée jusqu'aux genoux dans la poudreuse qui scintille au soleil d'automne.

Il fait déjà froid à plus de trois mille mètres d'altitude en ce 23 septembre. Dans l'immense étendue blanche, on distingue à peine ces êtres humains, vêtus de la couleur immaculée de la neige. Anorak blanc, knickers blancs, bas de laine blancs, vaste béret blanc. Le froid pique les visages de ses mille aiguilles, les larmes se figent en glaçons et, chaque fois qu'ils respirent, on aperçoit un nuage de buée naître sur leurs lèvres gercées.

Immobiles au cœur même de la montagne, plus près des nuages qui s'effilochent aux arêtes rocheuses que des vallées déjà noyées dans l'ombre de la mi-journée, ces hommes sont les jeunes recrues d'un bataillon de chasseurs alpins qui vont recevoir, au terme d'une dure ascension, la fourragère gagnée naguère au feu par leurs grands anciens. Pour la mériter, ils se sont élevés lentement, pas après pas, tandis que les crampons mordaient la glace bleutée et que le fer des piolets faisait jaillir des gerbes d'étoiles. Ils ont triomphé de la fatigue qui noue les muscles quand l'air semble encore se raréfier et que le souffle devient plus court à chaque geste. Les épaules rompues par le sac, le fusil d'assaut, les cartouchières, ils ont aussi connu l'angoisse quand brusquement le regard découvre un vertigineux à-pic où deux choucas glissent sur leur aile noire comme des pilotes de chasse à la poursuite de l'ennemi.

Loin de ceux qui rampent dans les villes noirâtres, les futurs Alpins sont entrés dans cet univers qui n'appartient qu'aux jeunes et aux forts, à mi-chemin du ciel.

— Présentez... armes !

Gestes tant de fois répétés dans la cour du quartier. Cette fois, il n'y a pas de spectateurs. Tous ceux qui sont ici appartiennent au même monde, celui de la haute montagne où l'on respire un air différent, plus rare et plus pur.

Les guerriers blancs, figés comme des statues que raidirait le gel, écoutent le récit de ce combat de Sidi-Brahim d'où jaillit comme un geyser ce que leurs aînés nomment *l'esprit chasseur*. On entend une voix, presque métallique dans le grand silence des sommets :

— Dans la nuit du 21 au 22 septembre 1845, trois cent cinquante hommes du 8e bataillon des Chasseurs d'Orléans ont quitté le poste côtier de Djemmaa-Ghazaouet pour se diriger en direction du sud-ouest et de la frontière marocaine. Ils marchaient à la rencontre de l'émir Abd el-Kader et de la mort. Il ne reviendra de cette colonne qu'un caporal et quatorze chasseurs...

Ainsi le nom de Sidi-Brahim entrait dans l'histoire des hommes en tenue bleue, que les indigènes d'Algérie nommaient, au temps de la Conquête, les « soldats noirs ».

La cérémonie en haute altitude est rapide. Sur les anoraks blancs tranche désormais la fourragère rouge[1] gagnée en 14-18 par les Alpins du 6e BCA comme du 27e BCA.

— Reposez... armes !

Des lèvres crevassées et bleuies par le froid, un chant monte, dont les paroles naïves sont devenues sacrées au souvenir de tant de sacrifices :

Francs Chasseurs, hardis compagnons,
Voici venir le jour de gloire.
Entendez l'appel du clairon,
Qui vous présage la victoire.

Le rythme est vif, saccadé. Chaque mot claque comme une gifle de ce vent brutal qui siffle sur tout le paysage de haute altitude.

Volez, intrépides Chasseurs,
La France est là qui vous regarde.
Quand sonne l'heure du combat,
Votre place est à l'avant-garde !

Maintenant, les cordées se reforment et les chasseurs, jeunes et anciens mêlés, redescendent vers les alpages où ils arriveront au crépuscule. La cérémonie de la Sidi-Brahim est terminée.

1. La fourragère est rouge, puisqu'elle reprend la couleur de la Légion d'honneur. Rouges sont également le battant du drapeau tricolore et les lèvres de la femme aimée... En dehors de ces trois exceptions, les chasseurs ignorent ce mot et désignent cette nuance de l'arc-en-ciel sous le vocable de « bleu-cerise ».

Le désastre serait-il plus exaltant que la victoire ?

Le héros ne trouve sa vraie grandeur que seul, face à un destin tragique. Chaque 23 septembre, le combat de 1845 est célébré par les chasseurs avec une ferveur qui n'a d'égale que celle des légionnaires pour le 30 avril, anniversaire de Camerone.

Les deux faits d'armes, d'ailleurs, se ressemblent et se rejoignent, préfigurant toutes ces situations désespérées et exaltantes où une poignée de braves, encerclés par l'ennemi, refuse de se rendre et préfère la mort, dans l'honneur et la fidélité.

Quand la colonne, formée principalement par les hommes du 8e bataillon de Chasseurs d'Orléans, quitte le poste de Djemmaa-Ghazaouet, que l'on nommera ensuite Nemours, avant qu'il ne reprenne son nom original, il n'y a même pas dix ans que le corps d'élite auquel ils appartiennent a été créé.

En 1837, à Vincennes, une unité expérimentale porte le nom de Compagnie de Chasseurs d'essai. Son chef est le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, roi des Français. Le jeune prince, très attiré par le métier des armes, espère créer une troupe de choc, composée d'excellents tireurs, armés de la nouvelle carabine Delvigne-Pontcharra. L'année suivante, c'est tout un bataillon qui est organisé selon cette méthode nouvelle. Il prend le nom de Bataillon provisoire de Chasseurs à Pied, qui deviendra, dès 1840, le « Premier » bataillon de Chasseurs à Pied.

Ses hommes sont vêtus d'une sombre tenue bleu roi, froncée à la taille et passepoilée de « jonquille [1] » au collet, aux parements et à la jupe. Ils portent des épaulettes vertes, des boutons et des galons d'argent. Leur pantalon, gris de fer, est pris dans des guêtres blanches. Tous conservent — obligatoirement — de longues moustaches au-dessus d'une barbiche en pointe.

Selon le duc d'Orléans lui-même, ils constituent « le type de l'infanterie équipée, armée et instruite en vue de la guerre la plus active. »

Les chasseurs à pied livreront leurs premiers combats en Algérie, sous les ordres directs de leur créateur. Le succès est si évident qu'il est décidé de multiplier par dix l'effectif de ce corps d'élite.

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans, âgé de trente-deux ans, trouve la mort dans un accident de voiture, alors qu'il se trouvait à Neuilly. Moins d'une semaine plus tard, le roi son père décide :

— Désormais, les dix bataillons de Chasseurs à Pied porteront le nom de Chasseurs d'Orléans.

Réfugié au Maroc après la prise de sa Smala, le 16 mai 1843,

1. De même que le terme de « rouge » est inconnu des chasseurs qui emploient exclusivement « bleu-cerise », avec toujours une nuance péjorative, à l'exception des trois cas cités dans la note précédente, la couleur « jaune » se dit « jonquille » et constitue, avec le bleu et le vert, une des couleurs favorites des chasseurs.

l'émir Abd el-Kader ne cesse d'envoyer des émissaires en Algérie. Ces fanatiques de l'indépendance vont de douar en douar et de tribu en tribu, prêchant la guerre sainte contre les envahisseurs. Les Français entrent alors en guerre contre le sultan du Maroc Moulay Abd al-Rahman. La victoire de l'Isly, le 14 août 1844, pourtant, sera sans lendemain. Le maréchal Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie doit ramener ses troupes, durement éprouvées par le climat, vers leurs bases de la côte algérienne, où la proximité de la mer tempère un peu les assauts implacables du soleil.

Parmi les unités qui se trouvent placées sous ses ordres, les plus solides sont, sans conteste, les bataillons de Chasseurs d'Orléans. Ils jouent un rôle qui sera plus tard l'apanage des « Commandos », dont l'endurance et la vitesse sont les qualités primordiales.

En eux, l'émir Abd el-Kader trouve ses adversaires les plus redoutables. Rapides, courageux, tenaces, ils mènent la guerre sur le même rythme que les indigènes. Les voici aussi endiablés qu'eux, avec leur tenue sombre et leur longue carabine. Les visages ruissellent de sueur sous les shakos noirs de cuir bouilli. En quelques mois de campagne, les peaux sont tannées, les regards durcis, les muscles tendus. Les « Vitriers », dont le sac brille au soleil infernal comme les carreaux d'un artisan parisien, sont-ils les meilleurs soldats de l'armée d'Afrique ? En tout cas, ils s'en persuadent et le clament bien haut.

Encore un carreau de cassé,
V'là le vitrier qui passe,
Encore un carreau de cassé,
V'là le vitrier passé !

Il s'agit maintenant de délimiter la frontière occidentale de l'Algérie. Le 23 août 1845, une convention a été signée, en Normandie, à Eu, entre le Maroc et la France. Tout semble calme. Pourtant, entouré de trente à quarante mille partisans, Abd el-Kader attend son heure. Sait-il qu'une sourde rivalité oppose le commandant en chef Bugeaud et le chef de la division d'Oranie Lamoricière ? En tout cas, Bugeaud décide d'aller en France pour tenter de convaincre de ses idées sur la colonisation le maréchal Soult, qui est à la fois ministre de la Guerre et président du Conseil. Son rival Lamoricière assure l'intérim. A Tlemcen, le général Cavaignac craint les incursions des dissidents marocains et des réfugiés algériens.

Partisan de la force, Cavaignac désire envoyer une colonne vers la frontière.

— Il faut dissuader les tribus kabyles de rallier Abd el-Kader, répète-t-il au commandant Bazaine, chargé des affaires indigènes.

— L'Emir est d'autant plus dangereux qu'il se tient à Deïra,

non loin de la frontière, et qu'il reçoit chaque jour des partisans. Le sultan du Maroc n'a plus aucun pouvoir sur ce fragment d'Algérie.

Partant de cette base inviolable, Abd el-Kader franchit la frontière. Sa seule présence met le feu aux poudres !

⁂

Depuis le 8 août 1845, des renforts ont débarqué à Djemmaa-Ghazaouet, dont la garnison n'était que de trois cents hommes, pour la plupart inaptes au combat, car la bourgade portuaire sert aussi de centre de convalescence pour les postes de la montagne. Le renfort, particulièrement bienvenu à une période où la situation se dégrade à la frontière, comporte comme infanterie le 8e bataillon de Chasseurs d'Orléans et comme cavalerie deux escadrons du 2e régiment de Hussards, dont un seul restera.

Le lieutenant-colonel de Montagnac qui commande la place de Djemmaa-Ghazaouet, où il a entrepris d'importants travaux de fortification, semble enchanté de l'arrivée des nouveaux venus dont il admire la fière allure au milieu des malades et des éclopés qu'il ne sait trop comment employer.

Le 8e d'Orléans jouit d'une bonne réputation dans toute l'armée d'Afrique. Depuis son débarquement à Mostaganem, voici quatre ans maintenant, il a toujours vécu et lutté en Oranie.

A sa tête, se trouve le chef de bataillon Froment-Coste, promu officier de la Légion d'honneur au feu. Il n'a pas quarante ans. Mince, brun, calme, c'est un chef qui n'a même pas besoin d'élever la voix pour imposer son autorité. Il est bien secondé par son capitaine adjudant-major, le capitaine Dutertre, bel officier malgré une myopie qui l'oblige à porter des lunettes, particularité rare à cette époque pour un militaire. Il a l'ambition des pauvres et la bravoure des simples. Tout dévoué à son métier, il écrit à sa sœur, dont il est le seul soutien : « Que je plains mon pays d'abandonner le goût des armes pour devenir exclusivement marchand. » Par ailleurs, Dutertre n'a pas de haine pour les Arabes : « Tout en les battant, nous devons les plaindre et même les admirer. »

Le bataillon qui arrive à Djemmaa-Ghazaouet n'a pas ses effectifs au complet. Seules sont présentes quatre compagnies de chasseurs, plus la compagnie de carabiniers du capitaine de Géreaux.

Plusieurs des officiers sortent du rang et sont déjà assez âgés. Beaucoup de leurs camarades se trouvent alors en congé ou au dépôt de Toulouse. La pénurie est telle, en ce domaine de l'encadrement, qu'une des compagnies a été confiée à un simple sous-lieutenant.

L'escadron de hussards est commandé par un officier qui peut s'enorgueillir de trente ans de service et de huit campagnes. Il se fait appeler Courby de Cognord. Son intelligence est qualifiée par ses chefs de « militaire ».

Tout comme le chef de bataillon Froment-Coste, ce brillant cavalier découvre en la personne du lieutenant-colonel de Montagnac, commandant de la place de Djemmaa-Ghazaouet, un singulier chef de guerre, dont l'intelligence, la brutalité et l'ambition ont de quoi étonner, même en ce rude milieu militaire algérien.

Ce véritable sanglier de combat ne songe qu'à en découdre. Et il mène ses hommes d'une main de fer. « La crevaison de tous les habitants de la terre ne pèse pas, à mes yeux, dans la balance, un milligramme, lorsqu'il s'agit de l'intérêt général et de l'honneur des armes. » Qui n'est pas militaire se voit qualifié d'un seul titre, celui de « sale civil ».

Envers les indigènes, sa politique est simple. A la moindre résistance, Montagnac prévoit une seule riposte : « Tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans, prendre toutes les femmes et tous les enfants, en charger des bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs ; en un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens. »

Dur pour les autres, il l'est tout autant pour lui-même. Son déjeuner se limite à trois œufs, un verre d'eau et une tasse de café. Son dîner à du riz ou des patates, un verre d'eau et une tasse de café.

Ne parlant pas assez bien la langue du pays, Montagnac doit avoir recours aux services d'un interprète, le juif Lévy, dont les origines suscitent la haine tenace des Arabes. L'officier estime, une fois encore, que nécessité fait loi et tient fort serré son auxiliaire.

On ne peut guère s'étonner qu'un tel homme, exigeant et susceptible, n'entretienne pas les meilleures relations avec ses camarades, à commencer par le lieutenant-colonel de Barral qui commande le poste de Lalla-Maghrnia, à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau à l'intérieur des terres, en pleine montagne hostile. La garnison de ce nid d'aigle comprend un demi-millier d'hommes et se compose de fantassins du 15e léger, de cavaliers, d'artilleurs et surtout du 10e bataillon de Chasseurs d'Orléans, que commande le chef de bataillon d'Exéa, un camarade de combat de Montagnac.

Cette colonne excite beaucoup l'envie du commandant de Djemmaa-Ghazaouet qui ronge son frein au bord de la mer où il n'avait jusqu'ici sous ses ordres que des recrues sans grande combativité et qu'il employait surtout comme terrassiers.

L'arrivée du bataillon de chasseurs d'Orléans de Froment-Coste et de l'escadron de hussards de Courby de Cognord ne peut que réjouir profondément Montagnac. Enfin, il va avoir

de « vraies » troupes à commander, des hommes qui servent depuis plusieurs années en Algérie et connaissent bien le climat, le terrain et les indigènes.

Persuadé que ses brutales manières d'imposer sa loi et de rendre la justice ont définitivement soumis les habitants du territoire où il règne en tyran sans partage, Montagnac se montre plutôt optimiste sur le ralliement des populations. Il est persuadé d'avoir, avec les indigènes, la bonne manière, la manière forte. Montagnac est très content de lui et a écrit récemment à son oncle, en évoquant son « proconsulat » de Djemmaa-Ghazaouet :

« J'aime cette vie. Je sens que j'ai besoin de faire mon sillon comme un bœuf, l'inaction m'endort et me tue. Enfin, me voilà mon maître, et le maître des autres ; je régnerai, je vous en réponds, et je gouvernerai ; vive les gouvernements absolus ! »

Il affirme à ses camarades nouveaux venus en son domaine :

— Les pillards qui se livrent à des razzias ne sont pas des gens du pays. Ce sont des partisans d'Abd el-Kader venus d'au-delà de la frontière marocaine.

Profitant des renforts qui viennent d'arriver à Djemmaa-Ghazaouet, le lieutenant-colonel va multiplier les patrouilles « pour se donner de l'air ». Il veut rapidement accoutumer chasseurs et hussards au pays et à ses gens.

Le 21 septembre, un message du général Cavaignac incite les deux chefs qui commandent à la frontière marocaine, Barral et Montagnac, à redoubler de vigilance.

Selon certains renseignements, l'Emir pourrait revenir sur le territoire algérien à la tête de plusieurs milliers de partisans. Toute l'Oranie est mise en alerte.

Cette nouvelle inquiète le commandant de la place de Djemmaa-Ghazaouet, qui mesure quand même la disproportion écrasante des forces en sa défaveur.

— Cavaignac veut-il que j'arrête Abd el-Kader avec une poignée d'hommes ? s'écrie Montagnac en proie à une grande agitation. J'y laisserai ma peau ! Soit. Mais je ne suis pas homme à reculer.

Pendant toute une journée, le lieutenant-colonel va hésiter à lancer une colonne dans la montagne. Puis il se décide enfin et annonce le départ pour la nuit même.

— Nous ne prendrons que les plus valides, ordonne-t-il. Je commanderai moi-même cette expédition. Messieurs, nous partirons à dix heures du soir.

Le chef de bataillon Froment-Coste désigne alors environ trois cent cinquante chasseurs et le chef d'escadrons Courby de Cognord une soixantaine de hussards. Dix officiers encadrent la petite troupe qui se met en marche par une nuit très sombre.

Le lieutenant-colonel de Montagnac ne cache pas son énervement et commence par faire fusiller comme espion un indigène qui avait été capturé lors d'une précédente opération et devait servir de guide.

Une heure avant l'aube du 22 septembre, un bivouac est établi.

— Nous nous trouvons à une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau de Djemmaa, annonce Montagnac. Par la route, cela en fait une bonne vingtaine.

Dès le lever du jour, le lieutenant-colonel demande à Froment-Coste et à Courby de Cognord de venir les rejoindre.

— Nous partirons dans une heure, décide-t-il. Que vos hommes fassent le café et se restaurent rapidement.

— A-t-on des informations sur l'ennemi ? demande le chef des chasseurs d'Orléans.

— Un indigène m'assure qu'Abd el-Kader s'est mis en route vers l'est avec au moins douze cents cavaliers.

— Nous ne sommes pas assez forts pour les arrêter, estime le chef de l'escadron de hussards.

Montagnac ne répond pas et garde un air songeur. Puis il finit par ordonner d'une voix brève :

— En route.

La petite colonne se dirige alors vers le sud-est. Au début de l'après-midi, chasseurs et hussards s'arrêtent pour bivouaquer. La chaleur est accablante. Les hommes cherchent l'abri des figuiers et des lauriers-roses. D'un oued, il ne reste qu'un filet d'eau qui se perd entre des cailloux. A peine de quoi remplir les bidons. Tandis que leurs camarades tuent des moutons pour faire la soupe, les sentinelles aperçoivent sur les crêtes, dans le lointain, des hommes à cheval vêtus de grands burnous blancs. Chasseurs et hussards sont seuls.

Un messager apporte alors une lettre du capitaine du génie Coffyn, qui commande désormais par intérim la base arrière de Djemmaa-Ghazaouet.

— Selon les derniers renseignements, annonce alors Montagnac aux officiers, l'Emir se rapproche encore.

De plus en plus nombreux, des cavaliers indigènes surveillent la colonne. Déjà claquent les premiers coups de feu contre les hussards envoyés en éclaireurs. Une section de chasseurs doit être envoyée pour dégager leurs camarades cavaliers.

— Nous partirons dans la nuit, décide alors Montagnac. Toujours en direction du sud-est. Nous laisserons les feux allumés pour tromper nos adversaires.

La marche reprend en silence, à la clarté de la lune. Chasseurs et hussards progressent sur un sentier difficile et accidenté. A deux heures du matin, le chef de la colonne ordonne de faire halte.

— Nous avons à peine parcouru quatre kilomètres, grogne Montagnac. Installons-nous ici. Les hommes peuvent dormir. Défense d'allumer des feux et de fumer.

Personne ne peut trouver le sommeil, dans ce pays étrange et hostile. Soucieux, les officiers se sont regroupés et gardent le silence. Montagnac hésite sur la direction à prendre.

Quand le jour se lève, les cavaliers ennemis apparaissent de plus en plus nombreux. On distingue même parmi eux les hauts bonnets rouges des Marocains.

— Nous allons être encerclés, annonce Montagnac à ses deux camarades. Je vais envoyer un message au lieutenant-colonel de Barral pour qu'il vienne nous dégager avec sa colonne.

Un auxiliaire indigène part aussitôt. Nul ne le reverra jamais.

Peu après six heures du matin, le 23 septembre, Courby de Cognord et ses hussards sont envoyés vers le sud-ouest, avec trois compagnies de chasseurs. Froment-Coste doit rester au bivouac avec la compagnie du capitaine Burgard et les carabiniers du capitaine de Géreaux. Avec eux se trouvent une demi-douzaine de hussards et tous les bagages chargés sur des mulets.

— Je pars avec la reconnaissance, décide l'impétueux Montagnac.

La colonne s'avance dans un ravin dont les cavaliers ennemis occupent les berges. Les Arabes sont maintenant près de deux cents et les hussards escaladent les pentes pour les charger. Une mêlée confuse tourne au désavantage des cavaliers français qui subissent des pertes. Montagnac lui-même est très grièvement blessé. Courby de Cognord décide de se replier avec les survivants vers une petite éminence et d'y résister en attendant l'arrivée des trois compagnies de chasseurs que l'escadron de hussards dans sa charge a laissées en arrière. Les cavaliers doivent se frayer un chemin au milieu d'un véritable flot d'ennemis qui déferlent des montagnes du Kerkour.

Voici enfin les chasseurs d'Orléans qui arrivent à la rescousse. Le lieutenant-colonel de Montagnac ne leur donne qu'un seul ordre :

— Chargez !

Mais que peuvent-ils contre les cinq ou six mille adversaires, soldats de l'Emir et civils ralliés à sa cause ? Encerclés, les chasseurs forment le carré. Leurs officiers sont tués les uns après les autres.

Le lieutenant-colonel donne un dernier ordre au maréchal des logis de hussards Barbut :

— Allez prévenir le commandant Froment-Coste de m'envoyer une compagnie en renfort.

Suivi d'un seul hussard, le sous-officier repart vers le nord-

est au grand galop, avec trois cents cavaliers arabes à ses trousses. Montagnac expire en murmurant un dernier mot :

— Courage !

Le chef de bataillon Froment-Coste n'a pas attendu le message de son chef pour se précipiter vers les deux collines où les survivants de la colonne se trouvent encerclés.

Le chef du 8e Chasseurs d'Orléans rameute la compagnie Burgard. Son adjudant-major, le capitaine Dutertre, le suit. Seuls restent en arrière, sur ordre, le capitaine de Géreaux, son adjoint, le lieutenant de Chappedelaine, et leurs carabiniers. Avec eux se trouvent le chirurgien Rosaguti et l'interprète Lévy.

La compagnie de secours arrive trop tard au Kerkour. Tous leurs camarades ont succombé à un dernier assaut des Arabes. Les morts sont décapités, les blessés ont tous disparu. Pas un seul hussard ni un seul chasseur n'est tombé indemne aux mains de l'ennemi. Le capitaine Burgard dit alors aux hommes de sa compagnie :

— Mes amis, ils sont tous morts en braves. Apprêtons-nous à faire comme eux.

Le chef de bataillon Froment-Coste comprend qu'il ne peut plus rien pour le gros de la colonne. Il décide alors de réunir les deux compagnies qui lui restent et ordonne le repli sur le bivouac où se trouvent les carabiniers. Mais les assaillants rattrapent la petite troupe, l'encerclent, l'anéantissent. Froment-Coste tombe, tué d'une balle en plein front. Dutertre prend le commandement. Pressés de toutes parts, ses hommes doivent se défendre à l'arme blanche. Le capitaine adjudant-major s'écroule frappé au ventre et à la tête. Tous le croient mort. Le capitaine Burgard, la cuisse fracassée d'une balle, dit seulement à un sous-officier :

— Je vais mourir. A tout à l'heure. Nous nous retrouverons là-haut.

Les quelques survivants essayent de former le carré. En vain. Ils lancent une dernière charge à la baïonnette et disparaissent au milieu d'une nuée d'ennemis. Les derniers rescapés sont faits prisonniers. Presque tous sont blessés. Parmi eux, le clairon Rolland que ses adversaires, impressionnés par son instrument de cuivre, conduisent aussitôt à l'Emir. Abd el-Kader lui demande alors, par le truchement d'un interprète, de sonner *La Retraite*. Mais Rolland embouche son instrument et sonne *La Charge* à s'en faire éclater les poumons...

De toute la colonne Montagnac, il ne reste plus désormais que la compagnie des carabiniers du 8e Chasseurs d'Orléans et une demi-douzaine de hussards.

*
**

Le capitaine de Géreaux, originaire de la Gironde, est entré à Saint-Cyr à dix-sept ans et a réussi à se faire muter de l'infanterie de ligne aux chasseurs d'Orléans peu après la création de ce corps d'élite. A trente-trois ans, c'est un capitaine déjà ancien, promis à ce qu'on nomme une brillante carrière. Depuis qu'il sert en Algérie, il s'est toujours révélé intrépide, malgré une certaine fragilité physique qui lui fait mal supporter le climat. Epris de littérature, il s'intéresse aussi à la politique. Son grand rêve est de voir ses soldats se transformer en colons. Dans cette perspective, Bugeaud est son dieu.

Raffiné et élégant, il s'est quand même épaissi avec l'âge et a perdu sa mince taille de sous-lieutenant qui lui donnait autrefois une silhouette d'officier de gravure de mode au charme presque féminin. Blond, assez petit et désormais un peu lourd, le capitaine de Géreaux n'en demeure pas moins l'officier le plus séduisant du 8e d'Orléans. Et à la guerre, c'est un chef de valeur.

Très rapidement, il juge de la gravité de la situation, d'autant qu'un cavalier, portant l'uniforme des hussards, arrive au grand galop sur le bivouac tenu par ses carabiniers. Du nom de Daveine, c'est le seul Français échappé au massacre du Kerkour. Mais il est devenu fou.

— Ils sont tous morts ! Tout est fini !

Il hurle ainsi en passant devant Géreaux, continue à éperonner son cheval couvert d'écume et disparaît au grand galop en direction de Djemmaa-Ghazaouet.

— Le malheureux, murmure le capitaine de la compagnie des carabiniers.

Mais l'officier n'a pas le temps de s'apitoyer. Il doit prendre d'urgence des dispositions de combat et d'abord récupérer son adjoint, le lieutenant de Chappedelaine, envoyé en éclaireur avec sa section. Cet officier, lui aussi saint-cyrien, est un Breton aventureux et téméraire, que ses camarades dépeignent comme risque-tout, franc buveur et bon vivant. Et avec du courage à revendre. Il vient d'assister de loin à l'anéantissement de la colonne Montagnac et, tout essoufflé, rend compte à son chef :

— Vite, mon capitaine ! lui lance-t-il. Les Arabes nous poursuivent. J'ai perdu trois de mes hommes, mais ils ont peut-être réussi à leur échapper.

Géreaux n'hésite pas. Il rallie trois escouades d'une autre compagnie que leur chef avait laissées en arrière et abandonne le bivouac indéfendable. Ses carabiniers le suivent rapidement, après avoir chargé d'une partie des bagages la demi-douzaine de mulets. La petite troupe se dirige alors vers une colline, où son chef espère se retrancher. Géreaux marche en tête, à cheval,

encadré du chirurgien Rosaguti et de l'interprète Lévy. Un éclaireur envoyé en observation rejoint et déclare :

— Mon capitaine, j'ai aperçu plus loin vers l'est un marabout entouré de murs. On pourrait s'y défendre.

L'officier expédie les quatre-vingt-deux hommes qu'il commande vers cet édifice dont il espère faire un fortin.

Après avoir délogé les quelques Arabes qui s'y étaient embusqués, la petite troupe s'installe autour du bâtiment cubique surmonté d'un toit hémisphérique. Avec eux se trouvent toujours une demi-douzaine de hussards, à qui Géreaux ordonne d'abandonner leur monture, pour combattre à pied comme ses carabiniers. A ce moment, le lieutenant de Chappedelaine s'exclame :

— Mais vous êtes blessé, mon capitaine !

— Ce n'est rien. Juste une balle qui m'a traversé la cuisse. L'os n'est pas atteint et je peux encore marcher. D'ailleurs, nous ne bougerons plus d'ici avant d'être dégagés.

L'officier espère l'intervention de la colonne de Barral ou bien une sortie de la garnison de Djemmaa-Ghazaouet. En attendant, on va se retrancher dans ce marabout qui porte le nom de Sidi-Brahim.

— Vingt hommes sur chaque face, derrière le mur de pierres. Un genou en terre. Prêts à faire feu. Ne tirez que sur mon ordre.

On barricade l'entrée du marabout avec les cantines des officiers et le capitaine s'installe au centre du dispositif de défense, toujours entouré du chirurgien Rosaguti et de l'interprète Lévy.

— Que nos hommes se restaurent, dit Géreaux à Chappedelaine.

Carabiniers et hussards n'ont qu'un pain et une gamelle de pommes de terre pour six hommes. On cueille aussi quelques figues. Mais les bidons sont vides et il n'y a pas une goutte d'eau.

Il fait très chaud. Le soleil, haut dans le ciel, marque près de midi.

— Les voici !

Les cavaliers arabes surgissent. Ils sont des centaines, des milliers peut-être. Ils s'élancent au galop contre le marabout. Bien protégés derrière leurs murs, chasseurs et hussards les fusillent à bout portant. Le flot ennemi reflue. D'autres assaillants arrivent. La montagne est blanche de burnous comme s'il neigeait...

Un messager de l'Emir s'avance. Géreaux refuse de le laisser entrer dans le marabout-forteresse. L'homme doit passer un message par-dessus le mur à l'aide d'une longue tige de roseau fendue. C'est une simple feuille de papier couverte de caractères arabes.

— L'Emir nous demande de nous rendre, traduit Lévy. Sinon, il sera impitoyable.

— Donnez-moi ce papier, dit Géreaux.

Et le capitaine écrit sur le billet envoyé par Abd el-Kader : « Plutôt mourir que de nous rendre. »

Le message est retransmis de la même manière. Quelques minutes plus tard, une vive fusillade sera la réponse de l'Emir au refus de Géreaux.

Un nouveau message arrive cependant peu après.

— Cette fois, dit Lévy, c'est plus grave. Abd el-Kader annonce qu'il a fait des dizaines de prisonniers parmi nos camarades et qu'ils seront décapités si nous refusons de nous rendre.

— Répondez-lui que nous sommes sous la garde de Dieu, ordonne Géreaux qui n'a plus d'autre ressource.

Et le capitaine ajoute à mi-voix :

— Espérons qu'il ne sait pas que nous manquons d'eau, de vivres et de munitions.

Un troisième message arrive. Il est rédigé en français par un des prisonniers, qui l'a écrit sous la menace. « Vous êtes perdus, déclare l'Emir. Je vous réduirai par la force ou par la famine. »

Epuisé par sa blessure, le capitaine de Géreaux s'est étendu à l'ombre du marabout. C'est le caporal Lavayssière qui prend le crayon de son chef et écrit d'une grosse écriture appliquée : « Merde pour Abd el-Kader. Les chasseurs d'Orléans se font tuer mais ne se rendent jamais. » Géreaux trouve la force de sourire.

— C'est exactement ce que j'aurais écrit, murmure-t-il.

L'Emir, pourtant, ne renonce pas à obtenir la reddition des encerclés de Sidi-Brahim. Il expédie un nouveau messager que les assiégés reçoivent à coups de fusil. Alors, il fait venir le capitaine adjudant-major Dutertre. Fait prisonnier quelques heures auparavant, l'officier peut encore marcher malgré ses blessures. On lui demande de conseiller à ses camarades de se rendre.

— Tu leur diras que s'ils refusent, tu auras la tête tranchée !

Dutertre est conduit par six Arabes à une cinquantaine de mètres d'un des murs de pierres. Il n'a plus sur lui qu'un pantalon déchiré et une chemise en lambeaux. Sans ses lunettes, il ne voit pas grand-chose mais distingue quelques vagues silhouettes autour du marabout.

— Tous nos camarades sont tombés, leur crie-t-il. Il ne reste que vous. Ne vous rendez pas et résistez jusqu'à la mort !

Deux coups de feu claquent. L'officier s'écroule. Ses gardiens lui tranchent alors la tête et l'un d'eux va la brandir sous les murs du marabout. Une détonation et l'Arabe s'écroule, en tenant toujours dans son poing serré la chevelure du malheureux Dutertre.

Les assauts vont alors se succéder. Chaque vague est brisée

par le feu des carabiniers et les cadavres s'amoncellent devant les défenseurs du marabout. Les assiégés s'en tirent sans mal. Seul un sous-officier, le vieux sergent Steyaert, déjà blessé à la cuisse, reçoit une balle qui lui traverse les deux joues sans même lui fracturer la mâchoire.

Pour attirer l'éventuelle attention d'une colonne de secours, le capitaine de Géreaux remarque :

— Il nous faut un drapeau.

On en fabrique un avec une cravate bleue de chasseur, un mouchoir blanc et un morceau de ceinture rouge. Pour hampe, une branche de roseau. Un carabinier d'origine corse monte l'attacher en haut d'un figuier et son geste provoque une grêle de balles, dont il se sort indemne.

La journée s'étire, toujours aussi chaude. Seuls quelques coups de feu isolés ponctuent l'écoulement du temps sous la morsure du soleil. Chasseurs d'Orléans et hussards commencent à beaucoup souffrir de la soif.

La nuit apporte enfin un peu de fraîcheur aux défenseurs de Sidi-Brahim. Chasseurs et hussards, sous la garde de quelques guetteurs, essayent de sommeiller. Ceux qui ne peuvent dormir travaillent à créneler les murs de pierres sèches ou à couper leurs balles en morceaux pour avoir davantage de coups à tirer le lendemain, car ils sont partis avec seulement quarante cartouches par homme et ont déjà pas mal utilisé ces munitions.

A l'aube du 24 septembre, l'émir Abd el-Kader décide de poursuivre sa marche vers l'intérieur de l'Algérie. Il expédie au Maroc la plupart des prisonniers, parmi lesquels se trouve le chef d'escadrons Courby de Cognord, et décide, avant de lever le camp, de réduire la garnison du marabout de Sidi-Brahim. Un nouveau message au capitaine de Géreaux provoque la même réaction que les trois missives de la veille. Les Arabes resserrent alors leur dispositif et commencent à ouvrir un feu nourri sur les défenseurs. Bien abrités, hussards et chasseurs laissent pleuvoir cette grêle de balles sans broncher.

— Nous les aurons par la faim et la soif, décide alors Abd el-Kader.

L'Emir ordonne à la plupart de ses cavaliers de monter en selle et de le suivre vers l'est en direction de Nédroma. Quelques centaines d'hommes restent autour du marabout pour empêcher toute sortie des assiégés.

La journée du 24 septembre se passe dans un calme relatif. Avec la chaleur, le supplice de la soif devient intenable et les heures coulent lentement. Rien ne semble indiquer l'arrivée d'une colonne de secours. Tout autour du marabout, la montagne reste silencieuse et hostile. La nuit finit par tomber après un interminable crépuscule rougeoyant. Dans les ténèbres, des Arabes s'avancent en rampant et parviennent même à jeter des

pierres dans l'enceinte du lieu saint. Les assiégés sentent le cercle se resserrer de plus en plus. Lancé de quelques mètres, un assaut à l'arme blanche risque de tout emporter. Aussi personne ne va beaucoup dormir durant cette seconde nuit.

Le soleil de l'aube va trouver les chasseurs et les hussards assoiffés tout autant qu'affamés. Leurs maigres provisions sont épuisées depuis longtemps. Alors les défenseurs du marabout de Sidi-Brahim en sont réduits à mâchonner des herbes et des feuilles. La soif devient un supplice pire encore. Les malheureux vont boire leur urine, additionnée de quelques gouttes d'une unique bouteille d'absinthe qui passe de main en main. Le visage creusé par la fatigue, les yeux fiévreux, le corps secoué de frissons, ils semblent tous à bout de force.

Le capitaine de Géreaux, souffrant de plus en plus de sa blessure à la cuisse, reste assis, silencieux. Mais il a gardé le commandement de la petite troupe.

— Chappedelaine, dit-il à son adjoint, faites la tournée des défenseurs, une fois encore.

Il n'y a que quelques pas à parcourir. Le lieutenant breton, courbé pour profiter de l'abri des murs de pierres, va de l'un à l'autre. Les chasseurs d'Orléans ne se plaignent pas et s'efforcent même de plaisanter.

— Mon lieutenant, allons-nous cuire encore longtemps dans cette marmite ? demande l'un d'eux.

Tous souhaitent une sortie, pleine de risques. S'il faut mourir, autant être frappé d'une balle que périr lentement de faim et de soif au milieu des pires hallucinations.

— Ecoutez !

Dans le camp d'en face, des voix s'élèvent. Ce sont des indigènes qui se proposent de vendre aux assiégés de l'eau et des vivres.

— N'acceptons surtout pas, dit Géreaux à son adjoint. Ils pourraient empoisonner cette nourriture.

Le lieutenant, comme le chirurgien, approuvent leur chef.

— Il faut attendre du secours, dit le capitaine sans trop d'espoir.

Vers le milieu de l'après-midi, un indigène arrive devant le marabout et commence à interpeller les défenseurs de Sidi-Brahim.

— Que dit-il ? demande Géreaux à Lévy.

— Il se propose de nous conduire en sûreté à Djemmaa, répond l'interprète. Contre une forte somme d'argent.

— Je n'ai pas confiance, dit Géreaux. Mais au point où nous en sommes... Dis-lui que nous acceptons.

Le rendez-vous est pris pour la tombée du jour. A l'heure dite, personne ne se présente et une nouvelle nuit d'attente et de souffrance débute pour les assiégés.

Le capitaine de Géreaux se demande s'il ne va pas tenter une

sortie. Mais ses hommes sont épuisés et les sentinelles ennemies plus proches encore que de coutume. Alors l'officier renonce à une expédition nocturne et décide d'attendre le jour.

Le 26 septembre au matin, le capitaine dit à Chappedelaine et à Rosaguti :

— Si nous restons ici, nous sommes voués à une mort certaine. Alors il vaut mieux tout risquer et mourir les armes à la main.

Le lieutenant et le chirurgien approuvent leur chef. Géreaux donne aussitôt ses ordres pour le départ :

— Il faut rester en carré. Vingt hommes en avant, vingt en arrière. Et quinze de chaque côté. Objectif, le port de Djemmaa-Ghazaouet. Départ à six heures du matin.

Surpris, les assiégeants, qui ne s'attendaient pas à une sortie, sont bousculés et la petite troupe prend la direction du nord-est, vers le rivage et la liberté.

— Il faut d'abord nous emparer du poste d'Aïn-Schem, fait remarquer le capitaine en consultant sa carte.

Les Arabes qui l'occupent sont en train de manger quand les chasseurs et les hussards leur tombent dessus dans une furieuse charge à la baïonnette. Puis ils reprennent rapidement leur marche, tandis que leurs poursuivants pillent les bagages laissés au marabout de Sidi-Brahim, les hommes du capitaine de Géreaux s'avancent toujours en carré. Leur chef soutenu par deux chasseurs d'Orléans a pris la tête des rescapés de sa compagnie de carabiniers. Près de lui flotte le drapeau improvisé avec une cravate, un mouchoir et un bout de ceinture.

Après la brève affaire d'Aïn-Schem qui ne leur a pas coûté un homme, les survivants de la colonne Montagnac ont repris confiance. Ils se mettent même à chanter. Jamais paroles, croient-ils, ne furent plus de circonstance :

La victoire en chantant
Nous ouvre la barrière
La liberté guide nos pas...

— On va essayer de gagner le plateau de Tient, décide Géreaux.

— Ce sera dur, mon capitaine, répond seulement Chappedelaine, l'air sombre.

De tous les douars, des hommes surgissent pour barrer la route aux chasseurs et aux hussards rescapés de Sidi-Brahim. Des coups de fusil claquent, tout proches. Trois carabiniers, les jambes fracassées, tombent à terre.

— Nous ne pouvons plus marcher, disent-ils à leurs camarades. Nous ne voulons pas tomber vivants entre leurs mains. Achevez-nous, les amis !

Un hussard est frappé à son tour dans le cou. Deux de ses voisins le soutiennent et le blessé donne son fusil au lieutenant de Chappedelaine qui le remplace dans le rang.

Enfin, ceux qui marchent en tête aperçoivent les grosses tours berbères de Djemmaa-Ghazaouet.

— Courage, dit le capitaine de Géreaux. Nous sommes à moins de trois kilomètres de notre but.

Entre sa petite troupe et la bourgade côtière se creuse un ravin profond où coule un filet d'eau, l'oued Mersa. Les rescapés aperçoivent sur ses berges une cohue immense d'hommes armés de fusils et de sabres. Ils sont des centaines qui leur barrent le passage. Et derrière eux, lancés à leur poursuite, d'autres centaines de partisans de l'Emir.

Le capitaine de Géreaux fait arrêter ses hommes et ordonne aux clairons de sonner à s'en rompre les veines pour attirer l'attention de la garnison de Djemmaa. Mais personne ne semble les entendre. Les survivants de la colonne Montagnac ne peuvent attendre du secours que d'eux seuls.

— Combien nous reste-t-il de cartouches ? demande l'officier.

Le compte est vite fait.

— Quatre par homme, mon capitaine.

— Advienne que pourra. Nous allons charger à la baïonnette.

Ses hommes se lancent dans la pente. Les Arabes qui les talonnent font rouler sur eux d'énormes rochers, alors que de chaque buisson des tireurs les attendent dans le fond de la vallée. La lueur des coups de feu et des nuages de poudre ponctuent leur descente folle au milieu des épineux et des cailloux. En bas de la pente, les chasseurs se reforment tant bien que mal en carré. Ils ont perdu plusieurs camarades. Mais leurs chefs sont encore là.

— En avant, c'est notre seule chance, estime Géreaux.

Des adversaires surgissent de plus en plus nombreux. C'est une véritable marée humaine. Le lieutenant de Chappedelaine, atteint de deux balles, tombe le premier. Il est mort. Ou ne vaut guère mieux. Dans quelques secondes, il aura la tête tranchée.

Le capitaine arrive à rassembler quelques survivants dans un bouquet de figuiers, au pied du village des Ouled-Ziri, près d'une source. Avant de mourir, ses hommes vont pouvoir étancher leur soif. Entouré du chirurgien Rosaguti et de l'interprète Lévy, l'officier, totalement à bout de force, arrive encore à commander :

— Formez le carré !

Ils ne sont plus que quelques carabiniers et deux ou trois hussards pour essayer de faire front à une meute hurlante qui dévale les pentes de l'oued Mersa. Les chasseurs d'Orléans les accueillent à coups de baïonnette ou à coups de crosse. Une horrible mêlée commence. D'autres indigènes arrivent à la curée, venus du douar de Sidi-Amar.

Cette fois, c'est la fin.

Parmi ces paysans de la montagne vocifèrent beaucoup de femmes. Elles ne sont pas les moins acharnées. Les Français reçoivent des jets de pierres et des coups de bâton. Zohra, dite El Afia, c'est-à-dire la Paisible, a escaladé un figuier et exhorte ses sœurs au combat et au massacre. Pas un *Roumi* ne doit échapper à la vengeance de ces indigènes qui ont vu tomber tant des leurs depuis la Conquête.

Peu à peu, toute tentative de former un carré devient illusoire et chaque combattant est entouré par une grappe d'ennemis. La plupart vont périr tout près du salut. Car le poste côtier n'est plus qu'à quinze cents mètres !

Le capitaine de Géreaux est tué parmi les premiers. Puis tombent le chirurgien Rosaguti et le sergent-major Merley. L'interprète Lévy apostrophe ses adversaires en arabe et ceux-ci, impressionnés par un homme qui parle si bien leur langue, le font prisonnier sans le frapper davantage.

Bientôt, il ne reste plus que le caporal Lavayssière et une vingtaine d'hommes.

— A la baïonnette ! ordonne le gradé. On va essayer de rejoindre Djemmaa. Chacun pour soi !

A ce moment, trois coups de canon partent enfin du fort. Un projectile tombe au milieu des poursuivants qui se dispersent. Les chasseurs rescapés courent encore plus vite. Ils doivent remonter la pente escarpée de l'oued, car la bourgade portuaire se trouve sur l'autre rive. Enfin, ils arrivent, épuisés, sous ses murailles.

— Halte !

Les sentinelles ont pris les quelques survivants qui surgissent comme des diables pour des indigènes revêtus des défroques de soldats français massacrés.

Enfin, ils se font reconnaître. De toute la colonne Montagnac, il ne reste pas un seul officier ni un seul sous-officier. Et seize hommes seulement ont échappé à la mort et à la captivité. Le caporal Lavayssière ne commande plus qu'à une petite troupe de fantômes surgis de quelque enfer. Il est le seul à posséder encore sa carabine, sans une seule cartouche. Tous les autres ont perdu leur arme dans la mêlée. Deux hommes vont encore mourir d'épuisement en tombant dans les bras de leurs camarades. Trois autres succomberont plus tard à leurs blessures.

Des défenseurs du marabout de Sidi-Brahim, il reste alors onze hommes vivants et libres, dont un seul hussard.

Et c'est ainsi qu'un minuscule lieu-dit d'Oranie entrera à jamais dans l'histoire des chasseurs d'Orléans, ancêtres des Alpins.

Quand ils chantent leur hymne traditionnel, c'est sur un rythme plus lent, empreint d'une émotion contenue, que les chasseurs évoquent le combat où s'est à jamais illustrée « l'arme bleue » :

Aux champs où l'oued Had suit son cours
Sidi-Brahim a vu nos frères
Un contre cent lutter trois jours
Contre des hordes sanguinaires.

Désormais, le sacrifice de leurs camarades du 8e bataillon des Chasseurs d'Orléans va devenir pour eux une sorte de hantise, qui prend toute sa signification exemplaire en se renouvelant à chaque épisode dramatique des combats qu'ils vont livrer. Les chasseurs disent tout simplement « faire Sidi-Brahim ». Et cela annonce qu'ils se battront jusqu'à épuisement de leurs forces. Comme leurs anciens de 1845 :

Ils sont tombés silencieux
Sous le choc comme une muraille.
Que leurs fantômes glorieux
Guident nos pas dans la bataille !

CHAPITRE II

DOUZE BATAILLONS VOUES AU ROCHER ET A LA GLACE

— Notre frontière du sud-est n'est pas défendue. Il faut créer des troupes de montagne.

Ainsi parle à la tribune de l'Assemblée un député des Hautes-Alpes, nommé Louis Cézanne. Ses collègues l'écoutent distraitement. En ce 23 juillet 1873, les élus patriotes ne pensent qu'à l'Alsace-Lorraine. Les Alpes leur semblent bien lointaines. Et puis chacun sait qu'elles sont infranchissables. Il y a eu pourtant Hannibal et Napoléon. Mais ce sont de vieilles histoires. Non, l'important, c'est la ligne bleue des Vosges. Et puis les dépenses militaires sont toujours trop coûteuses.

Donc, Cézanne parle dans le vide. Pourtant, ce qu'il dit n'est pas stupide. Ce serait même une fort bonne idée :

— Le plus simple serait d'affecter à la défense des Alpes un certain nombre de bataillons de Chasseurs à Pied qui devraient être recrutés avec des contingents originaires des pays montagneux.

Les députés somnolent. Quelques-uns feuillettent leur journal. D'autres, par petits groupes, se tenant familièrement par le bras au gré des amitiés politiques, se dirigent vers la buvette. Une guerre avec l'Italie ? Mais n'est-elle pas notre « sœur latine » ? Et puis c'est à la France qu'elle doit sa récente unité.

L'Italie, elle, ne néglige pas sa frontière des Alpes. Elle vient de créer, l'année précédente, six régiments spécialisés dans la guerre en montagne qui portent le nom d'*Alpini*. Sa politique étrangère l'éloigne de la France, surtout depuis que celle-ci a accordé son protectorat à la Tunisie. Le 20 mai 1882, l'Italie adhère à la Triple-Alliance, qui l'unit à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie.

Cette fois le Parlement s'émeut.

Il faudra encore attendre une demi-douzaine d'années avant

que la proposition du député Cézanne devienne réalité. Les Alpini italiens sont alors forts de vingt-deux bataillons et les relations diplomatiques apparaissent assez tendues entre les deux pays.

Le 24 décembre 1888, sous le ministère de M. de Freycinet, le gouvernement présente un projet de loi établi par le général Ferron qui fixe à douze le nombre de bataillons de Chasseurs à Pied affectés à la défense des Alpes. Quel nom donner à ces unités ? Il n'est pas question de créer une troupe nouvelle. Ces bataillons ne constituent qu'une spécialisation des chasseurs à pied et continuent à faire partie intégrante de « l'arme bleue », dont ils conservent toutes les traditions. Leur nom exact sera celui de *Bataillon alpin de Chasseurs à Pied.* L'usage voudra pourtant qu'on simplifie rapidement leur nom en *Bataillon de Chasseurs Alpins* dont les initiales BCA vont vite entrer dans le vocabulaire militaire, grand amateur de sigles comme chacun sait.

Rien ne surgit du néant. La France n'avait pas attendu la loi de 1888 pour posséder des troupes de montagne.

Sous l'Ancien Régime, en février 1744, une ordonnance royale créait un corps des fusiliers de montagne, recruté dans le Roussillon et à l'existence éphémère.

La Révolution vit naître les Chasseurs du Gévaudan, les volontaires du Dauphiné ou la Légion des Allobroges, en 1791 et 1792, au temps de la Patrie en danger.

93 allait voir surgir les volontaires du Comté de Nice qui — les premiers sans doute — menèrent la guérilla en montagne selon des méthodes que devaient illustrer, cent cinquante ans plus tard, dans la Résistance, les maquisards de la compagnie Stéphane et d'autres unités alpines des FFI.

La Convention créa des Chasseurs des Alpes. On les attendait sur les sommets. Ils se retrouvèrent à Paris pour former certaines unités de la Garde Consulaire du général Bonaparte.

L'empereur, qui n'avait pas tellement le sens de la reconnaissance, ne reconstitua que sur le papier des troupes de montagne. Il préférait se battre en plaine, d'Austerlitz à Waterloo.

La IIIe République, voici maintenant une centaine d'années, allait recréer — d'une manière organique cette fois — les troupes de montagne et faire des Chasseurs Alpins un corps d'élite appelé à devenir troupe de choc sur n'importe quel théâtre d'opérations — et même parfois le plus exotique.

En 1878, le gouverneur militaire de Lyon est le général Bourbaki. Il voit se présenter dans son bureau le lieutenant-colonel Zédé, qui commande la place forte de Briançon.

— Mon général, pourquoi ne ferions-nous pas manœuvrer pendant l'été prochain des troupes dans les hautes vallées des Alpes ?

— Oui, pourquoi pas. Et quelles unités proposez-vous ?

— Des bataillons venant des 52e, 75e et 97e régiments d'infanterie, ainsi que le 12e bataillon de Chasseurs à Pied.

Ce bataillon qui se trouvait auparavant en Algérie, sur le littoral, venait d'être rappelé en métropole. Affecté à la défense mobile de Briançon, il tenait ses quartiers d'hiver à Lyon.

C'était la porte ouverte sur la montagne.

Le chef de bataillon Arvers, commandant le 12e BCP va devenir le pionnier de l'alpinisme militaire en France.

L'été 1879 va donc voir pendant trois mois les premiers Alpins manœuvrer dans les montagnes du Briançonnais, les vallées de la Clarée, de la Guisanne et de la Ceveyrette.

Dès la fin du mois de mai, le 12e quitte Lyon pour rejoindre Briançon. Le chef de bataillon Arvers caracole à la tête de ses chasseurs à pied sur un cheval à l'allure un peu dansante. Les clairons sonnent, à s'en faire claquer la veine jugulaire, le refrain du corps :

Ah, c'qu'il est beau, c'qu'il est beau l'douzième
Ah, c'qu'il est beau, c'qu'il est beau c'lui-là !

Refrain que les mauvaises langues — et il n'en manque pas dans les autres unités de l'arme bleue — traduisent par :

Ah, c'qu'il est con, c'qu'il est con l'douzième
Ah, c'qu'il est con, c'qu'il est con, c'con-là !

Peu importe, la mélodie est la même. Les chasseurs à pied traversent bourgades et villages sur un rythme entraînant. Les populations ont toujours aimé les « Vitriers » à qui le bon vin et le jupon n'ont jamais fait peur. L'ambiance de ces manœuvres, malgré la fatigue des étapes, la poussière, le soleil, s'annonce joyeuse.

— On n'aura jamais aussi chaud qu'en Algérie ! lancent les hommes en remontant leur sac « as de carreau » et leur fusil d'un même coup d'épaule.

— Vivement l'étape !

Tous aspirent à la paille d'une bonne grange. Le barda pèse lourd et les kilomètres s'enchaînent, monotones. Rapidement, le paysage change. On grimpe. Les collines deviennent montagnes.

Le commandant Arvers, par une belle fin de soirée, réunit les officiers sous le préau d'une école où ils font popote.

— Messieurs, le bataillon va franchir le col du Lautaret.

— Mais, mon commandant, lance le capitaine adjudant-major, ce passage est encore enneigé en cette saison.

— Justement, rétorque Arvers.

En réalité, l'année exceptionnellement douce ne fait pas de ce col reliant l'Oisans au Briançonnais un obstacle très sérieux. Mais le chef de corps du 12e BCP tient à son idée. Il déplore presque qu'il ne fasse pas assez mauvais temps en ce début

du mois de juin 1879. Vers le sommet, les diligences ont, certes, quelque mal à passer, mais les paysans de la région utilisent des traîneaux et tout se déroule pour le mieux.

Pourtant, faire franchir le Lautaret à un millier d'hommes, équipés sur pied de guerre, n'a encore jamais été réalisé.

Le commandant Arvers, arrivé devant l'obstacle commence par réquisitionner les habitants des hameaux voisins.

— En cas de besoin, leur dit-il, vous creuserez une tranchée dans la neige.

Comme ses hommes n'ont pas d'outils appropriés, les commandants de compagnie ont l'ordre d'envoyer leurs fourriers dans toutes les habitations du voisinage :

— Ramenez ce que vous pourrez trouver comme pioches et comme pelles.

C'est tout juste si on ne se munit pas de cordes.

Rapidement, le bataillon prend ses dispositions pour l'opération Lautaret.

— On dirait une expédition pour le pôle Nord ! lance un jeune sous-lieutenant à un de ses camarades saint-cyriens.

— C'est vrai que sur la neige nos chasseurs ont un peu des allures de pingouins.

Pour donner l'exemple, le chef de bataillon Arvers, montera à pied comme tout le monde. Il ne se sépare pourtant pas de son shako à plumes de coq vertes ni de son sabre qu'il dégaine pour donner plus de majesté à l'opération.

— En avant, le 12e !

Les clairons répercutent l'ordre de marche et les compagnies commencent à grimper la route en lacet vers le col du Lautaret.

Le colonel Zédé, assez inquiet du projet alpin du commandant Arvers lui a ordonné avant le départ :

— Surtout, vous me télégraphierez le plus souvent possible pour me donner des détails sur votre manœuvre.

Bien entendu, la transmission des nouvelles doit se faire par dépêches chiffrées, ce qui intrigue beaucoup les télégraphistes.

En approchant du col, les chasseurs du 12e BCP reçoivent des ordres draconiens :

— Interdiction de parler, de siffler, de fumer.

Une vieille troupe doit recevoir toutes les consignes sans broncher. Mais celles-ci leur paraissent quand même un peu fortes.

— Et pourquoi donc ? demandent de vieux briscards, endurcis par toutes les campagnes d'Afrique.

— Chut ! intiment les gradés. La montagne est dangereuse. Tout le monde sait ça.

Les « Vitriers » poursuivent leur route. Il est de fait que ça grimpe ferme. Mais les chasseurs sont réputés depuis 1840 pour la qualité de leurs jarrets. Dommage qu'on ne puisse pas chanter, ou au moins siffler une marche entraînante.

Dans la neige, des traces profondes. Ce sont celles d'une diligence, une bonne grosse patache de province au toit hérissé de malles et de ballots, qui a réussi avant eux, sans trop de peine, à forcer le passage.

Finalement, toutes les compagnies du 12e BCP arrivent au col du Lautaret que les chasseurs franchissent le sourire aux lèvres. Il fait un peu frisquet, mais il en faut bien plus pour atteindre leur moral. D'autant que les gradés, le danger passé, les autorisent à sortir leur blague à tabac.

— Vous pouvez fumer.

Et le beau 12e descend dans la vallée du Monêtier au milieu d'un véritable nuage de tabac gris.

Le chef de bataillon Arvers est content. Il y a un commencement à tout...

De 1880 à 1885, cinq bataillons de Chasseurs à Pied, les 12e, 13e et 14e, dans le nord des Alpes, le 7e et le 24e, l'ancien bataillon de la Garde impériale de Napoléon III, dans le sud vont effectuer ainsi des manœuvres d'été en montagne, tant en Savoie qu'en Dauphiné ou en Provence.

Pour les fantassins des régiments d'infanterie, il ne s'agit que de marches d'une dizaine de jours au maximum. Pour les chasseurs, au contraire, c'est un séjour de trois mois qui les attend à la belle saison.

Rapidement, sept nouveaux bataillons de Chasseurs à Pied viennent renforcer dans les Alpes leurs frères de l'arme bleue. Dans le nord, les 11e [1], 22e, 28e et 30e [2]. Dans le sud, les 6e, 23e et 27e [3]. Chaque année voit les difficultés augmenter.

Le chef de bataillon Arvers se trouve toujours à la tête du 12e BCP où il insuffle à tous ses cadres sa double passion communicative pour l'armée et la montagne. Il porte aux nues le lieutenant Faes parce que celui-ci lui a dit un jour :

— Mon commandant, j'ai étudié des fours démontables que nous pourrions transporter à dos de mulets. Ainsi nos chasseurs auraient du pain frais en pleine montagne.

Pour gagner, pendant les quatre mois de l'été 1884, le Briançonnais, ses chasseurs franchissent le col du Lautaret, désormais manœuvre de routine. Chaque compagnie cantonne pendant une semaine dans un petit village, d'où elle rayonne pour reconnaître les passages frontaliers.

— En cas de guerre avec l'Italie, dit le commandant Arvers, ce sera à nous de couvrir la route de Briançon à Grenoble. Nous devrons nous battre sur les sommets.

---

1. Le 11e revient d'Extrême-Orient où il a fait campagne au Tonkin et en Annam de 1885 à 1887.
2. Le 30e se trouvait en Algérie en 1883.
3. Le 27e a séjourné en Tunisie de 1881 à 1883.

Ses chasseurs escaladent entre autres la cote 3 011. Pour la première fois des hommes en armes dépassent les trois mille mètres d'altitude. Et tous les jours, ils découvrent de nouveaux pitons.

Chaque matin, les chasseurs se mettent en route à cinq heures et commencent à grimper. A dix heures, c'est la grande halte, si possible au sommet. A tour de rôle, chaque escouade inaugure la tradition de venir offrir un quart de café brûlant au capitaine et aux trois lieutenants de la compagnie.

— C'est la belle vie, disent les officiers en admirant les extraordinaires panoramas des Alpes.

Il n'y a pas que le paysage. A leur solde de 206 francs par mois s'ajoute en montagne une prime de 3 francs par jour « pour usure d'effets ».

Les manœuvres se poursuivent par une marche de trente jours qui termine les six semaines de nomadisation en haute altitude.

Le 12e BCP doit maintenant passer de la vallée de la Romanche en Maurienne. Cette expédition, c'est vraiment une *première* dans le domaine de l'alpinisme militaire.

Le commandant Arvers réunit ses commandants de compagnie et leur annonce :

— Nous diviserons le bataillon en plusieurs colonnes, chacune de la force d'une compagnie. Nous emprunterons des itinéraires différents. Je prévois d'utiliser les cols Lombard, de Martignare, de Rachas, des Trente-Combes et des Prés-Nouveaux. Les deux colonnes extrêmes bénéficieront des conseils d'un guide du pays.

Franchir un col, défendu par un glacier, à 3 100 mètres d'altitude n'est pas une chose facile et le guide ne sera certes pas de trop. Celui qui doit conduire la compagnie où sert le lieutenant Faes se nomme Emile Pic. C'est un montagnard de belle prestance qui paraît âgé de trente-cinq à quarante ans et arbore une superbe barbe. Rochers et glaciers constituent son domaine familier. Il regarde la longue colonne des chasseurs qui n'ont ni cordes ni bâtons ferrés et, sans hésitation, prend la tête de la compagnie de cent cinquante hommes dont il va tenir la vie entre ses mains.

— Nous partirons de Chaselet à quatre heures du matin, annonce-t-il.

— Et quand arriverons-nous ? lui demande le commandant de la compagnie désignée pour le col Lombard.

— Demain dans la soirée, si tout va bien.

Quatorze heures de marche par les éboulis, puis par les névés et les glaciers, attendent les chasseurs. Les officiers admirent les paysages de l'Oisans, du Pelvoux, de la Vanoise. Les hommes

trouvent quand même que le sac et les armes pèsent bien lourd. Et puis ils n'ont aucun équipement alpin.

Il est un peu moins de huit heures du matin quand les chasseurs atteignent le glacier.

— C'est très simple, explique Emile Pic, chacun doit mettre son pied exactement où j'ai mis le mien.

Rapidement, le guide doit tailler des marches avec son piolet. Il faudra une heure pour arriver au col Lombard. Il est obstrué par un banc de neige très épais.

— Rien n'est plus facile à franchir, affirme Pic.

Le guide montre le chemin. La colonne, dont les tenues bleu sombre se détachent nettement sur la neige et la glace, le suit, attentive à ne pas s'éloigner d'un centimètre des traces, de plus en plus profondes après le passage de chaque homme de la compagnie.

Arrivés sur l'autre versant, les chasseurs découvrent un névé, long d'environ cinq cent mètres. En pente raide, il aboutit à un précipice.

Le lieutenant Faes trouve que le paysage est magnifique, mais le chemin dangereux. Peu lui importe pourtant, le voici totalement envahi par l'amour de la haute montagne envoûté par ce paysage grandiose sous le ciel d'un bleu métallique.

La longue file reprend sa marche sur le névé, derrière Pic qui taille des marches. Le guide arrive enfin sur les bords du torrent qui s'échappe du glacier. Il faut maintenant descendre une pente de cent cinquante mètres de hauteur, passer sur une arête rocheuse étroite et très inclinée.

— Quand il y a du rocher, il y a des prises, dit Pic. Faites comme moi.

Il est près de midi quand la compagnie établit son bivouac aux chalets de Rieu-Blanc, au pied des Aiguilles d'Arves. Maintenant, le chemin est plus facile. Mais bien long. La compagnie, au complet, arrive à Entraigues à six heures du soir. A l'aube du lendemain, les chasseurs repartiront. Cette journée du 7 août 1884 comptera dans les annales du bataillon...

L'année suivante, le 12e BCP marchera pendant soixante-neuf jours en montagne, pour une durée totale de manœuvres de cent deux jours.

Finalement, la loi du 24 décembre 1888 et le décret du 2 janvier 1889 ne viennent qu'officialiser un état de fait, en reconnaissant que certains bataillons de Chasseurs à Pied sont désormais « plus spécialement chargés d'opérer dans les régions montagneuses ».

Leur nombre est fixé à douze.

Le long de la frontière des Alpes, ils se répartissent entre le XIVe corps d'armée au nord et le XVe corps d'armée au sud.

Ces douze premiers bataillons de chasseurs alpins seront en quelque sorte les bataillons « historiques », ceux de la fondation. Au hasard des circonstances, certains autres bataillons de chasseurs à pied deviendront « Alpins », pour une durée plus ou moins longue. Et en temps de guerre des bataillons de réserve doubleront les bataillons d'active. Mais les douze premiers — aujourd'hui réduits à cinq — parfois renforcés par des bataillons de marche et soutenus par des bataillons territoriaux, garderont toujours une sorte de prestige très particulier, au sein d'un corps déjà fort jaloux de ses traditions[1].

Innovation dans l'armée française, ces bataillons formant corps sont à six compagnies — soit deux de plus que dans les bataillons d'infanterie ordinaire, que les chasseurs nomment « biffe ». Chaque compagnie, commandée par un capitaine, comprend trois lieutenants ou sous-lieutenants, un adjudant, un sergent-major, six sergents, un sergent fourrier, douze caporaux, quatre clairons et cent vingt-cinq chasseurs[2].

Bien encadrés et bien équipés, les Alpins sont principalement de recrutement local et comportent une grande majorité de montagnards. Provençaux, Dauphinois et Savoyards y servent de beaucoup les plus nombreux. Mais le recrutement tient aussi à incorporer dans les unités de chasseurs alpins, des originaires d'autres régions montagneuses. On y trouve ainsi des Corses, des Ardéchois, des Cévenols, des Auvergnats et des Basques.

Chaque bataillon doit assurer en principe la défense d'une région des Alpes d'où la majorité de ses chasseurs est originaire. On songe un peu au système suisse où les recrues doivent défendre des vallées qui leur sont familières.

Infanterie d'élite, le bataillon de Chasseurs Alpins n'est pas isolé. Il fait partie d'un « Groupe » — formule très moderne pour l'époque et qui annonce le *Combat team* américain ou le *Kampfgruppe* allemand de la Seconde Guerre mondiale. Le Groupe alpin, commandé par un lieutenant-colonel, comprend en plus des six compagnies d'infanterie de son BCA, une batterie d'artillerie, une section de sapeurs du génie et une escouade de télégraphistes. En tout deux mille trois cents hommes.

Il est créé deux régiments d'artillerie de montagne à six batteries chacun. Les canons sont des pièces de 80 mm démontables en trois fardeaux et transportables par mulets, si ce n'est

1. Les douze bataillons de Chasseurs à Pied, devenus Bataillons Alpins de Chasseurs à Pied en 1888 et bientôt, plus simplement, Bataillons de Chasseurs Alpins, ou BCA, sont dans l'ordre des numéros : le 6e BCA, à Nice ; le 7e BCA, à Draguignan ; le 11e BCA, à Annecy ; le 12e BCA, à Lyon puis à Embrun ; le 13e BCA, à Chambéry ; le 14e BCA, à Grenoble ; le 22e à Albertville ; le 23e BCA, à Grasse ; le 24e BCA, à Villefranche ; le 27e BCA, à Menton ; le 28e BCA, à Barcelonnette, et le 30e BCA, à Grenoble.

2. L'effectif des compagnies de chasseurs alpins passe en temps de guerre de 154 à 277 gradés et chasseurs. L'effectif du bataillon dépasse alors théoriquement seize cents hommes et justifie la prise de commandement par un lieutenant-colonel, cas de la moitié des bataillons alpins.

à bras d'hommes. Le canon, l'affût, les roues, telles sont les trois charges qui vont vite devenir familières dans les photographies des manœuvres alpines. Et quelles prouesses de hisser avec des cordes ces pièces d'artillerie sur des sommets rocheux ou de les traîner au péril des glaciers !

Le 5 janvier 1889, le général Berge est désigné pour commander l'armée des Alpes. Il restera à ce poste pendant cinq ans, avec le colonel Zédé comme chef d'état-major. Ces deux chefs vont se montrer des passionnés de la montagne, très attentifs aux possibilités offertes par ces douze bataillons de Chasseurs à Pied placés sous leur commandement et « plus spécialement chargés d'opérer dans les régions montagneuses ».

Au retour des manœuvres, il faut voir avec quel entrain les bataillons bleus défilent devant le général Berge, tandis que les clairons sonnent :

Les chasseurs en avant, l'artilleur au milieu,
Les biffins, les biffins en arrière,
Les chasseurs en avant, l'artilleur au milieu,
Les biffins, les biffins à la queue...

Le côté sportif des exploits des chasseurs alpins ne doit pas faire oublier que leurs bataillons ont été créés avant tout pour répondre à une nécessité militaire. La défense de la frontière du sud-est. Il ne faut pas le cacher ; l'Italie est clairement désignée comme l'ennemi potentiel. On craint même — et surtout — que les Italiens, membres de la Triplice, ne franchissent les Alpes pour venir rejoindre une armée d'invasion composée d'Allemands — leurs alliés de l'époque — quelque part du côté de Lyon.

Si certains chefs militaires estiment qu'il faut laisser l'ennemi s'approcher, pour ensuite manœuvrer en rase campagne et le battre au débouché des vallées alpestres, d'autres pensent, au contraire, que la frontière des Alpes doit se défendre sur les cols eux-mêmes.

— L'offensive est encore le meilleur moyen de retenir les Italiens chez eux, déclare le général Berge.

Il n'y a guère qu'une demi-douzaine de passages, dont deux ne sont pas praticables en hiver : la route sud du Mont-Blanc, le col du Petit-Saint-Bernard, le col du Mont-Cenis, le col du Mont-Genèvre, le col de Largentière et le col de Tende, auxquels s'ajoute la voie le long du littoral méditerranéen par Menton.

Au lendemain du Second Empire, le système des fortifications françaises des Alpes laisse fort à désirer. Les quelques ouvrages qui existent datent souvent de Vauban. Ils sont situés trop bas par rapport aux points de passage menacés. Ils sont

aussi peu efficaces, inconfortables et, de surcroît, fort mal gardés...

La plupart des postes de la frontière étaient alors abandonnés à l'arrivée de la mauvaise saison. Parfois, on laissait un seul gardien, souvent un civil, qui devait tous les jours à heure fixe agiter un drapeau pour que les observateurs de la vallée constatent dans leur lunette d'approche que le malheureux solitaire n'était pas encore mort.

— Ce n'est pas une frontière, c'est une passoire ! s'exclame un soir d'hiver, dans le mess de garnison de Briançon, un officier supérieur. N'importe qui peut passer sans que quiconque y voie quoi que ce soit.

— Personne ne peut parvenir là-haut par ce temps, rétorque un de ses camarades.

— Parce que vous croyez que le gel, l'hiver, la tempête peuvent arrêter des montagnards résolus comme certains Alpini italiens ?

— Sans nul doute, mon commandant.

— Eh bien, mon cher, je vous apporterai demain les clefs du fort de l'Infernet.

Les officiers présents s'esclaffent.

— Mais c'est impossible ! Pas par un temps pareil.

— Qui veut prendre le pari ? demande l'officier.

Un de ses camarades s'engage à payer le champagne à tous les officiers de la garnison en cas de succès de la tentative.

— Pari tenu, lance le commandant.

Dans la nuit, accompagné d'un adjudant et de deux hommes, il grimpe jusqu'au pied de l'ouvrage, traverse les fossés sur la neige gelée et surprend le gardien.

— Donne-moi les clefs du fort.

— Mais, à quel titre ?

— C'est un ordre ! rugit le commandant.

Le malheureux s'exécute.

Et vingt-quatre heures après avoir lancé son pari, l'officier jette les clefs du fort de l'Infernet sur une des tables du mess.

L'anecdote arrive aux oreilles du ministre de la Guerre. M. de Freycinet, un camarade de Polytechnique du général Berge, n'est pas content du tout. Dès le 13 novembre 1889, il signe une ordonnance prévoyant de faire construire des forts en haute altitude et de confier leur surveillance à des unités de chasseurs alpins.

Telle est la nouvelle politique stratégique. Si les manœuvres d'été des « groupes alpins » vont devenir de plus en plus audacieuses, la montagne ne doit pas se vider totalement de troupes dès la mauvais saison revenue.

Des postes nouveaux, construits souvent par leurs futurs occupants, vont permettre de verrouiller la frontière douze mois sur douze.

Plusieurs postes de haute altitude vont ainsi être construits en une quinzaine d'années [1].

Il a fallu monter à dos d'hommes — quand les mulets ne passaient plus — les sacs de ciment, les seaux de gravier et de sable, les poutres, les chevrons, les planches et même les bidons d'eau. Et il n'est pas rare que cette pénible ascension, avec une telle charge, dure quatre à cinq heures.

En général, chaque garnison, fournie par un bataillon de chasseurs alpins, comprend un lieutenant, deux sous-officiers, une trentaine de chasseurs et bénéficie de la présence d'un médecin. Ces hommes voués à la solitude et au silence de la haute montagne, ensevelie sous la neige et la glace, occupent le poste d'altitude du mois d'octobre au mois de mai, presque toujours sans aucune liaison avec le monde extérieur.

La neige aux abords des baraquements atteint souvent une épaisseur de quatre à six mètres. Quant à la température, elle chute parfois à —30°. Aussi ceux qui doivent passer l'hiver dans les postes sont-ils équipés de vêtements particuliers. Il n'y manque même pas ce que les manuels militaires de l'époque nomment des « gants de pied », qui sont d'énormes chaussons en laine se portant par-dessus la chaussure. Non seulement ils tiennent chaud, mais ils empêchent de déraper sur la neige gelée dès que l'hivernant met le nez dehors, une dizaine de minutes par jour, vers midi, les jours où la tempête de neige et le vent furieux diminuent quelque peu.

Les postes se composent souvent de plusieurs baraques de planches à double paroi. Pour les relier entre eux, il n'existe que des tunnels creusés dans la neige vite transformée en glace. Les isolés de la haute montagne vivent dans la crainte des gelures et dans l'angoisse des avalanches.

Les exercices militaires se limitent à quelques séances de tir, les jours de grand beau temps. Le seul ennemi que les Alpins doivent combattre, jour et nuit pendant huit mois de suite, est la neige qui s'insinue partout, plus envahissante encore que le sable dans le désert...

Tous les hivernants sont des volontaires. La plupart sont originaires du pays. Quelques-uns y trouveront la mort dans des accidents de montagne.

---

1. Pour la Tarentaise, les Chapieux (1 500 m) près de Bourg-Saint-Maurice, Seloge (1 700 m) et la Redoute Ruinée au col de la Traversette (2 400 m), au-dessus du passage du Petit-Saint-Bernard.

Pour la Maurienne, Sollières au Mont-Froid (2 647 m) et La Turra (2 500 m) qui contrôlent le col du Mont-Cenis. S'y ajoute Le Fréjus (2 500 m) qui défend Modane et l'accès au tunnel percé en 1871.

A l'arrière, le poste des Rochilles contrôle le col du Galibier (2 645 m).

La Chaux d'Acles (2 343 m) sera construit au-dessus de la vallée de la Névache, tandis que le fort des Gondrans protège Montgenèvre, dans le Briançonnais.

En Ubaye, le principal poste d'altitude est celui des Fourches (2 250 m). Le plus élevé de tous est installé sur la cime de la tête de Vyraisse (2 744 m), dominant le col de Larche.

Populaires, les Alpins le seront très vite, tant auprès des populations montagnardes, au milieu desquelles ils vivent hiver comme été, qu'auprès des enfants des villes qui les découvrent à travers les images d'Epinal ou les couvertures du *Petit Journal illustré.*

Leur tenue ne variera guère jusqu'à nos jours et restera dans la même tonalité sombre que celle des chasseurs à pied, leurs frères, qui ne sont que « bleu, jonquille et argent »...

La capote est raccourcie jusqu'aux genoux et comporte une pèlerine à capuchon. Elle sera par la suite remplacée par une vaste pèlerine. Le pantalon gris de fer est pris dans des bandes molletières longues de plus de deux mètres. Cet accessoire, conduisant à des prouesses de coquetterie les Alpins soucieux de mettre leurs mollets en valeur, est d'ailleurs emprunté curieusement à l'uniforme des troupes britanniques des Indes et du Canada... Par contre sont bien français leur large ceinture de laine bleue et leur chandail de tricot. Le vaste béret bleu sombre que l'on nommera vite « la tarte », n'a rien de savoyard. Il est d'origine béarnaise ou basque. Mais il prendra une taille inusitée dans les Pyrénées et chacun dans les bataillons alpins, mettra désormais sa fantaisie à le porter selon son style personnel, aux dépens parfois de l'uniformité militaire.

Pendant une douzaine d'années, les Alpins se sont distingués de leurs frères « à pied » par une soutache de laine verte au-dessus des parements de leurs manches. Puis, vers 1900, cet attribut particulier sera abandonné. Comme ont été auparavant abandonnés les projets — sortis de l'imagination du peintre militaire Detaille [1] — de coiffer nos Alpins d'un chapeau de feutre, à l'aile gauche relevée et fixée par une plume verte, si ce n'est d'un casque en feutre bleu foncé ayant la forme du casque colonial...

L'équipement montagnard, au début, reste sommaire. Chaque chasseur emporte un bâton ferré au bec recourbé dit « alpenstock », qui peut se séparer en deux morceaux pour se fixer sur le sac. On parlera plus tard des raquettes et plus tard encore des patins, ainsi que l'on nomme les « skys » (orthographe d'époque) dont l'usage sera importé de Scandinavie au début du XXe siècle.

Les Alpins n'ont pas d'insigne particulier. Certains bataillons prennent l'initiative de porter sur leur béret un « edelweiss » comme les chasseurs de montagne bavarois ou autrichiens. Mais une note de service vient rappeler que seul le cor de chasse est réglementaire, en drap jonquille pour la troupe et en fils d'argent pour les officiers.

Car, chasseurs, les Alpins tiennent à le rester, fidèles, plutôt deux fois qu'une, à la tradition de Sidi-Brahim.

---

1. Officier de réserve au 20e bataillon de l'arme bleue — qui deviendra d'ailleurs BCA de 1926 à 1942.

Si intégrés soient-ils dans l'arme bleue, les Alpins n'en constituent pas moins une formation à part, une élite au sein de l'élite. La montagne devient vite pour eux plus qu'un cadre de manœuvre ou de combat. Elle leur impose un style de vie particulier. On pourrait presque dire une véritable conception du monde, dont ne peuvent avoir aucune idée les hommes qui se traînent dans les vallées.

Eux, les Alpins, ils se sentent de la race des aigles.

Ils sont voués à grimper sans cesse plus haut, tout en restant, comme leurs frères des bataillons « à pied », prêts à marcher sans cesse plus vite. Et, le moment venu, précisément dans ces années 1880 où le gouvernement voudra, par mesure d'économie, supprimer les bataillons bleus, ils chantent *La Protestation* chère à tous les Chasseurs :

Vous qui voulez qu'on nous supprime
Qu'avez-vous à nous reprocher ?
En guerre, en paix, notre seul crime
C'est d'avoir su trop bien marcher.

Les douze mille Alpins font partie intégrante de ces « trente mille braves » qui font retentir sur toutes les frontières menacées la même protestation indignée :

Ne touchez pas au corps d'élite ;
Chasseurs, chasseurs, pressons le pas,
Qu'on nous fasse marcher plus,
Mais qu'on ne nous supprime pas.

Plus vite. Plus haut. Telle est désormais la véritable hantise de tous les chefs de corps des bataillons alpins qui rivalisent pour lancer leurs hommes dans les exploits sportifs les plus audacieux, gradés en tête bien entendu.

Le 23 février 1890, deux officiers et deux chasseurs du 12e BCA font la première ascension de la croix de Belledonne en plein hiver. Quelques jours plus tard, au début du mois de mars, les lieutenants Dunod et Becker, avec une dizaine de chasseurs, s'installent au chalet de la Pra, d'où ils partent pour la croix de Belledonne, Chamrousse et le col de la Grande-Vaudaine. Cette fois, les Alpins passent, en plein hiver, une semaine entière en haute montagne.

L'année suivante, toujours en hiver, le 27 février 1891, c'est toute la 3e compagnie du 12e BCA, avec le capitaine Tournois, les sous-lieutenants Dunod et Perrin, deux sergents, six caporaux, deux clairons et cinquante chasseurs qui grimpe à la croix de Belledonne. Les Alpins mettront trente-six heures pour faire cette course. Il n'y aura pas un retardataire et pas un éclopé.

La grande compétition commence entre les bataillons bleus et c'est à qui parviendra à réussir les ascensions les plus specta-

culaires. Les civils du Club Alpin Français, le célèbre CAF, seront tellement impressionnés par les exploits de leurs camarades militaires qu'ils finiront même par admettre en bloc un bataillon — ce ne peut être que le 12e BCA — dans le cadre ultra-fermé de leur club, où ne se côtoient que des alpinistes distingués.

De tels exploits ne vont pas sans fatigues ni sans accidents.

Le lieutenant Porcher et l'adjudant Bozier, du 13e BCA se tuent près du col de la Vanoise, tandis que leurs compagnons de cordée, un simple chasseur et le lieutenant Messimy — futur ministre de la Guerre — échappent par miracle à la mort. La même année 1892, trois chasseurs du 11e BCA sont emportés par une avalanche près du Petit-Saint-Bernard, tandis que le lieutenant Fauquignon dévisse sur une pente de neige glacée et trouve la mort à la Tournette.

Les annales de chaque bataillon alpin gardent précieusement le souvenir de toutes les ascensions réussies par des sections, des compagnies, voire par le corps tout entier. Certains cadres profitent de leurs congés pour se lancer dans des courses en solitaire ou avec deux ou trois compagnons de cordée.

Ainsi le lieutenant Dunod, du 12e BCA, s'affirme un spécialiste de la Meije. A la tête d'une demi-section de ses Alpins, il obtient l'autorisation de faire le tour du massif par les glaciers. Malgré les chutes de pierres, les risques d'avalanche, les brûlures du soleil, ses chasseurs reviennent à leur cantonnement du Monêtier de Briançon, après quatre jours de marche sans un seul incident. Deux ans plus tard, la même équipe va faire le tour du Pelvoux et de l'Olan.

Le lieutenant-colonel marquis du Pouget de Nadaillac, qui a sous ses ordres le 30e BCA, se montre un peu jaloux du prestige du 12e BCA parmi les bataillons alpins.

Le 21 juin 1895, trois escouades franches de son unité passent le col de la Pisterle, au jour même du solstice d'été, pour gagner la Vallouise et bivouaquer autour du refuge Puiseux, au pied des escarpements du Pelvoux.

Vers trois heures du matin, la longue file d'hommes en vareuse bleue, avec le béret et le pantalon de coutil blanc, s'engagent sur le glacier du Sélé. La neige ne porte pas et la marche devient vite très pénible. Pourtant, avant midi, les Alpins atteignent le sommet du col, ouvert à plus de 3 300 mètres.

Il faut continuer.

Avant d'atteindre le glacier, une barre rocheuse très escarpée défend le passage. Pour y parvenir, il faut d'abord franchir un névé, incliné à 45°, qui aboutit à de profondes crevasses. Mais les Alpins ne sont pas seuls. A leur tête, le guide Emile Pic taille des marches de son inlassable piolet qui fait jaillir de la glace de véritables gerbes d'étoiles miroitantes dans le soleil.

A dix heures du soir, la colonne arrive sans fatigue excessive au refuge du Carrelet.

— Nous repartirons demain à l'aube, ordonne le lieutenant-colonel de Nadaillac, qui s'enroule pour la nuit, comme tous ses chasseurs, dans son manteau à capuchon, après avoir fumé une courte pipe de terre de bruyère.

Ne voulant pas être en reste, le chef de bataillon Pouradier-Duteil, à la tête de trois compagnies de son 12e BCA, traverse les glaciers de l'Oisans et du Briançonnais pendant toute une semaine du mois d'août de cette même année 1895.

L'ordre est de s'alléger au maximum. Le paquetage n'atteint pas dix-neuf livres. Chaque chasseur emporte un rouleau formé par sa toile de tente et dans lequel se trouvent le jersey, le pantalon de treillis, une ceinture de laine, une chemise et un mouchoir. S'y ajoutent la gamelle, les ustensiles de campement, six jours de sucre et de café, un bidon, un quart et un repas froid dans la musette.

Comme tous les chasseurs n'ont pas de lunettes de verres de couleur ni même une simple bande de gaze verte, ils vont se protéger les yeux des ophtalmies des neiges en se noircissant le tour des orbites avec du bouchon brûlé.

Le 24 août, l'état-major du bataillon et les trois compagnies de combat bivouaquent dans une oasis de mélèzes au pied de la colossale cascade du glacier Blanc descendue de la Barre des Ecrins culminant à plus de quatre mille mètres.

Dès le lendemain matin, le lieutenant Dunod et le guide Christophe Turc, accompagnés d'un sergent et de six chasseurs partent en éclaireurs.

Le chef de bataillon Pouradier-Duteil a pris la tête de la 1re compagnie de son 12e BCA et remonte le glacier Noir dès le 25 août. Près du col de la Temple, à 3 283 m, il réussit à faire distribuer à ses chasseurs un grog chaud. Descendant du glacier, les compagnies vont cantonner dans des chalets d'alpage. Elles se retrouvent à Saint-Christophe-en-Oisans. Et le 28 août tout le bataillon atteint le sommet de la colossale croupe neigeuse du glacier du Mont-de-Lans, à 3 543 m d'altitude.

La vue sur les Alpes du Dauphiné et de la Savoie est grandiose.

Le 30 août, l'état-major et les trois compagnies du 12e BCA sont de retour à Ville-Vallouise, leur point de départ.

Une véritable frénésie du record s'est emparée de tous les bataillons alpins. Et les officiers ne sont certes pas les derniers à vouloir grimper plus haut et marcher plus vite.

Les paroles d'un nouveau couplet de la *Sidi-Brahim* expriment, d'une manière un peu naïve, bien dans le goût de la Belle Epoque, cette véritable hantise du record.

Quand votre pied rapide et sûr
Rase le sol, franchit l'abîme,
On croit voir à travers l'azur
L'aigle voler de cime en cime.

Il ne faut pas oublier que les premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne seront instaurés par Pierre de Coubertin en 1896, sur le stade même d'Athènes. Le sport de haute compétition est en train d'acquérir ses lettres de noblesse.

Chaque bataillon alpin essaye de prendre la tête. Ainsi au mois d'août 1895, le capitaine Duprey, accompagné de deux lieutenants du 30e BCA, vient trouver son chef de corps, le lieutenant-colonel marquis du Pouget de Nadaillac :

— Mon colonel, nous voudrions aller à pied de Briançon à Grenoble.

— Mais il y a cent dix-sept kilomètres ! Et votre service ?

— Donnez-nous une permission de vingt-quatre heures.

Les trois officiers dépasseront le temps accordé de trois quarts d'heure seulement... Le lendemain de cette course d'endurance, ils se retrouvent avec leur compagnie, prêts à repartir pour une étape « ordinaire ».

De tels hommes qui savent dresser leur corps à la dure sont impatients de toujours en demander plus à leur énergie. Et puis s'ils sont entrés dans l'armée, n'est-ce pas pour se battre ? Puisque l'heure de la Revanche tarde à sonner, ne peut-on trouver un exutoire à tant de dynamisme dans quelque campagne lointaine ?

On a beau être alpin, on n'en garde pas moins, en cette époque conquérante de la IIIe République, quelque nostalgie de l'arme coloniale.

Justement, on demande des volontaires pour Madagascar[1].

1. Un bataillon de marche de l'arme bleue, le 40e BCP, sera formé au début de février 1895 à Grenoble et placé sous les ordres du commandant Massiet du Biest. Il regroupe des volontaires venant principalement des troupes alpines, les originaires d'un même bataillon se retrouvant dans la même compagnie ; ainsi ceux du 11e BCA à la 1re compagnie du capitaine Juge, ceux du 12e BCA à la 2e du capitaine Gloxin, ceux du 14e BCA à la 3e du capitaine Ducrot et ceux du 22e BCA à la 4e du capitaine Delanney. En tout, vingt-deux officiers et huit cent soixante chasseurs. L'unité, regroupée à Nîmes, prend la mer à Marseille et débarque le 5 mai près de Majunga. Participant aux longues marches du corps expéditionnaire, les Alpins souffrent beaucoup du climat. Ils participent à la prise de Mévatanana et au combat de Béritzoka, près de Tsarasotra. Trop éprouvé par les fièvres qui lui ont tué près de six cents des siens, le 40e BCP ne pourra faire colonne sur Tananarive et sera rapatrié à la fin de l'année 1895 pour être dissous à Grenoble. Ainsi sera inscrit, grâce aux volontaires des bataillons alpins, le nom de *Madagascar* sur l'unique drapeau des Chasseurs à Pied.

CHAPITRE III

DES VALLEES ALPESTRES AUX DJEBELS MAROCAINS

— C'est de l'acrobatie... Un amusement, tout au plus. En tout cas, aucun intérêt militaire.

Les grands chefs ne semblent guère séduits par l'expérience du lieutenant Widmann, du 28e bataillon de Chasseurs Alpins. Cet officier, qui a quitté la Légion étrangère pour l'arme bleue, est d'origine suédoise. D'un séjour dans son pays natal, il a rapporté deux longues planches recourbées à chaque bout et qui se fixent aux pieds par des lanières.

— En Scandinavie, dit-il, on les nomme « skys ». C'est le moyen de transport le plus efficace sur la neige.

— Des « skys », disent les autorités. C'est un mot étranger. Dans l'armée française, on dira des « patins ».

Skieur ou patineur, en tout cas, le lieutenant Widmann tient absolument, au cours de l'hiver 1895-1896, à faire, dans les environs enneigés d'Embrun, la démonstration des avantages de ces engins insolites. Il ne perd pas une occasion de les chausser et de se livrer à des évolutions qui semblent assez peu convaincantes. Il est vrai que tout Suédois qu'il soit, le lieutenant Widmann, chef de section au 28e BCA, ne se montre pas très bon skieur. Couvert de neige poudreuse, il multiplie les chutes, ce qui amuse ses chasseurs et ne séduit guère ses camarades officiers. Quant aux supérieurs, ils ne prennent pas ses expériences au sérieux et ne les considèrent en rien comme concluantes.

Vexé, Widmann décide de réaliser un exploit sportif qui puisse forcer la décision. Il prévient ses détracteurs :

— Je vais monter avec ces patins jusqu'au sommet du mont Saint-Guillaume.

C'est une ascension qui le mène à 2 544 mètres d'altitude. Une véritable prouesse en plein hiver. Mais le malheureux lieute-